

Histoire, fiction : quelles frontières ?

History, fiction : what boundaries ?

Mohamed BOUCHELTA¹ 
Université d'Oum El Bouaghi / ALGÉRIE
mohamed.bouchelta@univ-oeb.dz

Ahmed ALOUANE² 
Université d'Oum El Bouaghi / ALGÉRIE
a.alouane@univ-oeb.com

Reçu: 25/04/2024,

Accepté: 06/07/2024,

Publié: 04/06/2025

Résumé :

Cette étude examine la relation entre l'Histoire et la fiction historique, mettant en évidence à la fois leurs convergences et leurs divergences, tout en se demandant comment les réconcilier. À travers une analyse épistémologique et historiographique, elle clarifie les concepts de fiction historique et d'Histoire, en s'appuyant sur des œuvres clés de spécialistes du domaine. En remettant en question l'objectivité historique à travers l'étude des travaux d'Ibn Khaldun et de penseurs occidentaux tels que Paul Ricœur, cette recherche vise à offrir une vision plus complète de l'Histoire en la reliant à la littérature. L'étude se conclut par des suggestions visant à une intégration plus étroite de ces deux disciplines, féconde pour les sciences sociales et humaines.

Mots- clés : Histoire - littérature - roman historique - subjectivité - roman de la mémoire historique

Abstract:

This study examines the relationship between History and historical fiction, highlighting both their convergences and divergences, while pondering how to reconcile them. Through an epistemological and historiographical analysis, it clarifies the concepts of historical fiction and history, drawing on key works by specialists in the field. By challenging historical objectivity through the examination of works by Ibn Khaldun and Western thinkers such as Paul Ricœur, this research aims to offer a more comprehensive vision of History by linking it to literature. The study concludes with suggestions for a closer integration of these two disciplines, which is fruitful for the social and human sciences.

Keywords: History - literature - historical novel - subjectivity - novel of historical memory

* Auteur correspondant : **Mohamed BOUCHELTA**

Langues & Cultures / © 2025 The Authors. Published by the University of Adrar, Algeria.

This is an open access article under the CC BY license (<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>)

Introduction

L'enjeu de cette réflexion est de rapprocher Histoire et roman historique. Cependant, le problème réside dans la différence de nature, de fondements distincts et de finalités propres à ces deux domaines. En effet, l'Histoire est généralement perçue comme une science pourvue de démarches scientifiques tandis que la littérature relèverait plutôt d'un travail de création imaginaire. Voir la fécondité espérée par la connexion des sciences sociales et humaines, il nous paraît enrichissant de diminuer les distances entre ces deux champs de recherche.

De ce fait découle une question nodale qui se pose avec acuité : quels sont les rapports existant entre Histoire et littérature ? Cette interrogation centrale se décline en deux autres connexes : quels sont les rapports existant entre Histoire et fiction ? Et comment peut-on réconcilier ces deux domaines afin d'aboutir à un terrain d'entente ?

Afin d'élucider ce questionnement, on procèdera par une réflexion épistémologique et historiographique sur les notions de roman historique et d'Histoire. Ce faisant, on tentera de définir les notions mentionnées à la lumière des travaux phares ayant été élaborés depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'ère contemporaine, sans prétendre l'exhaustivité.

La présente contribution ambitionnera d'apporter un nouvel éclairage sur les relations à la fois abstruses et indécises entre l'Histoire et la fiction littéraire. Pour ce faire, elle s'enracine dans une continuité épistémologique. Ainsi, on mettra en face l'œuvre d'Ibn Khaldun et les conceptions contemporaines occidentales dont celle de Paul Ricœur, et ce afin de remettre en question la fameuse «objectivité» longtemps allouée au discours historique. Le fait de collationner ces différentes perceptions de l'Histoire nous donnera matière à créer des passerelles entre deux penseurs remarquables : l'un représentant l'Ancien Monde islamique et l'autre la pensée moderne occidentale. Cela nous permettra également d'identifier les empreintes laissées par la pensée du premier sur celle du second et, de l'autre, de formuler une vision plus au moins globale sur l'Histoire de sorte qu'on puisse la rapprocher à la littérature. Seront aussi mentionnés les chevauchements existant entre l'Histoire et la littérature, et ce avant de clore notre propos par des pistes offrant des possibilités de réunir les deux disciplines autour d'une même table de travail.

1. De l'Histoire

L'Histoire a longtemps été objet de controverses entre ceux qui la considèrent comme une science et ceux, par contre, qui l'appréhendent comme un savoir-faire propre au travail artisanal. D'autant plus que son statut a longtemps suscité de virulents débats entre des penseurs qui jugent comme scientifique le travail de l'historien et d'autres qui le perçoivent, en revanche, comme un art de raconter, donc proche de l'écriture romanesque (Offenstadt, 2011). D'ailleurs, Paul Veyne définit l'Histoire comme un :

«récit d'évènements : tout le reste en découle. Puisqu'elle est d'emblée un récit, elle ne fait pas revivre, non plus qu'un roman ; le vécu tel qu'il ressort des mains de l'historien n'est pas celui des acteurs ; c'est une narration, ce qui permet d'éliminer certains faux problèmes» (Veyne, 14:1971)

Cette définition s'inscrit dans le sillage des querelles déclenchées autour des relations entre Histoire et littérature. L'auteur insiste d'ailleurs sur le terme «récit» pour souligner la proximité entre Histoire et littérature. Dès le début de son ouvrage, Veyne affirme que l'Histoire ne peut être considérée comme une science dotée d'une méthode rigoureuse (Veyne, 1971).

Dans un travail éclairant l'ébullition entre divers courants historiques, Garcia dépèce l'histoire de l'Histoire en montrant les diverses polémiques ayant opposé les historiens au sujet du statut de leur discipline (Garcia, 2002). Cela étant, parcourir tout le cheminement de l'Histoire nous éloignerait de notre propos. Il nous paraît donc plus judicieux de procéder par une rétrospection sur les différentes visions portées vis-à-vis de l'Histoire avant de nous arrêter sur les perspectives les plus contemporaines. Pour définir la discipline historique, on se limitera essentiellement aux abords des pensées sur lesquelles repose notre propos ; à savoir celles d'Ibn Khaldun et de Paul Ricœur.

1.1 L'Histoire dans l'œuvre d'Ibn Khaldun

Considéré comme le mentor de l'étude scientifique de l'histoire et des sociétés, Ibn Khaldun lègue au monde l'une des œuvres les plus prolifiques par rapport à l'étude scientifique des mœurs, des sociétés et des anciennes civilisations. On a jugé pertinent de féconder notre recherche par des idées avancées par cet auteur (2018) en accordant une attention particulière à son maître ouvrage, à savoir la «Muqaddima» ou «Prolégomènes». Après examen de ce volume, on y a décelé une des pensées les plus influentes dont les chercheurs en sciences sociales et historiques continuent de s'inspirer. Ce qui est remarquable dans ledit ouvrage, c'est que l'auteur, au 14^e siècle, met déjà en place une démarche historique basée sur l'investigation scientifique.

Jacques Le Goff reconnaît effectivement l'inépuisable de la «Muqaddima» en disant qu'elle propose une pensée maghrébine, islamique de portée universelle dans la mesure où Ibn Khaldun fut le premier penseur à avoir inscrit, scientifiquement, ses enquêtes sociologiques et historiques dans des perspectives très vastes. (Le Goff, 267 :1988)

1.1.1 L'œuvre khaldunienne : un tournant dans la pensée historique

En ce qui concerne la conception de l'Histoire, l'œuvre d'Ibn Khaldun marque une rupture par rapport aux anciennes démarches historiques, en l'occurrence celles adoptées par Hérodote et Thucydide. En plus d'avoir défini une Histoire étudiant scientifiquement les civilisations et les héros, Ibn Khaldun adopte une vision critique à l'égard de la discipline historique. Il établit les outils mis en place dans le travail des historiens tout en remettant en question les résultats, les approches et les intentions dissimulées derrière le récit historique. Par ailleurs, il identifie les failles de l'Histoire et souligne le caractère vraisemblable, voire mensonger, pouvant être reproché à l'enquête historique. En ce sens, l'œuvre d'Ibn Khaldun constitue un point central dans l'évolution des études sociologiques et historiques.

Pour ne pas s'engluer dans son œuvre si profonde de peur d'être conduit vers des pistes de recherche inexhaustibles, l'intérêt, ici, sera exclusivement porté à la définition qu'il formule au sujet de l'Histoire et de ses spécificités ainsi que des limites de la discipline historique. Après

avoir passé au crible une multitude de définitions rendant compte de la nature et des finalités de l'Histoire, l'auteur définit le domaine comme étant :

«une noble science. Elle présente beaucoup d'aspects utiles. Elle se propose d'atteindre un noble but. Elle nous fait connaître les conditions propres aux nations anciennes, tel qu'elles se traduisent par leur caractère national. Elle nous transmet la biographie des prophètes, la chronique des rois, leurs dynasties et leur politique. Ainsi, celui qui le désire peut obtenir un heureux résultat : en imitant les modèles historiques en matière religieuse ou profane. Pour écrire des ouvrages historiques, il faut disposer de nombreuses sources et de connaissances très variées. Il faut aussi un esprit réfléchi et de la profondeur : pour conduire le chercheur à la vérité et le garder de l'erreur.» (Ibn Khaldun, 13 : 2008)

Dans cette tentative définitoire, le même auteur attribue un trait de noblesse à l'ambition assignée à l'étude historique. A cette époque, il considère déjà l'Histoire comme une science. Cela sous-entend que l'Histoire se doit de présenter des connaissances cohérentes et vérifiables par des méthodes expérimentales. L'Histoire, selon Ibn Khaldun, vise à faire connaître le passé des civilisations, les œuvres des prédécesseurs et les traces des personnalités illustres. Néanmoins, la scientificité à laquelle aspirent les historiens ne signifie pas que leurs résultats sont incontestables.

1.1.2 La difficile vérité historique selon Ibn Khaldun

Dans la définition ci-dessus, Ibn Khaldun établit les outils propres au travail de l'historien qui doit disposer d'une vaste culture, mais surtout de sources de référence et d'un regard critique très pointu. Il admet cependant la pénibilité de l'entreprise historique dans la mesure où ses résultats risquent d'être erronés. On s'avise alors qu'en dépit du caractère scientifique qu'accorde Ibn Khaldun à l'Histoire, les récits historiques peuvent fournir des événements qui n'ont pas forcément existé.

1.1.3 Les facteurs déclencheurs du «mensonge» historique selon Ibn Khaldun

L'une des raisons susceptibles d'induire l'historien au mensonge réside dans son ignorance des véritables intentions cachées derrière l'accomplissement de tel ou tel événement (Ibn Khaldun, 151 : 2018). En effet, l'historien s'évertue à restituer une image du passé à partir de traces, d'archives, de monuments et de documents, mais il ne peut franchir le seuil de ces moyens. En d'autres termes, l'historien n'est pas à même d'accéder aux finalités profondes ayant motivé tel ou tel personnage à déclencher tel ou tel événement. Le travail de l'historien est cantonné dans ce qui reste, donc ce qui est concret. Toutefois, le côté abstrait et sournois de l'élément historique lui demeure infranchissable.

Aussi, Ibn Khaldun remet en cause la nature de l'esprit humain qui a souvent tendance à se surestimer. Les mensonges pouvant entacher l'œuvre historique proviennent en réalité de l'excès d'estime que les historiens ont d'eux-mêmes. Ainsi, les pièges de l'égo dans lesquels l'historien peut être entraîné entravent la perspicacité qu'il est censé posséder : *«La quatrième cause des erreurs, c'est la facilité de l'esprit humain à croire qu'il tient la vérité. Ce défaut est fort commun, et provient, en général, d'un excès de confiance dans les personnes qui ont transmis les renseignements.»* (Ibn Khaldun, 152 : 2008)

De surcroît, Ibn Khaldun souligne la difficulté qui s'énonce devant l'historien par rapport à l'enchaînement logique et chronologique des faits rapportés. En effet, il n'est pas aisé, pour l'historien, d'établir des rapports exacts entre les événements et les conjonctures de leurs productions effectives. Ibn Khaldun retient ainsi l'attention sur l'impossibilité de faire le tour du contexte réel dans lequel se sont déroulés les événements.

«Comme cinquième cause, nous pouvons indiquer l'ignorance des rapports qui existent entre les événements et les circonstances qui les accompagnent. Cela se remarque chez les historiens, lorsque les détails d'un récit ont subi des remaniements et des altérations. Ils racontent les événements tels qu'ils les ont compris, mais leurs renseignements ont éprouvé des modifications qui en altèrent l'exactitude.» (Ibn Khaldun, 152 : 2008)

Or, l'œuvre de l'historien n'est pas uniquement conditionnée par des enjeux subjectifs ; elle est également influencée par des intérêts lucratifs. Ambitionnant de gagner plus de notoriété voire de fortune, l'historien peut, à travers la dimension qu'il octroie aux événements qu'il raconte, faire sa cour à la classe dirigeante qui, en contrepartie, concourt à la diffusion et à la médiatisation de l'œuvre historique travaillant ses intérêts. Ainsi, par connivence, s'établit une relation de complicité entre l'historien et les tenants des affaires publiques. (Ibn Khaldun, 152 : 2008)

Au vu de ce qui précède, on se rend compte que dès le 14^e siècle, Ibn Khaldun fut déjà attentif au monde de la publication qui reste indispensable pour le triomphe de telle ou telle vision historique.

1.2 L'Histoire selon Paul Ricœur

Il est indéniable que Paul Ricœur est l'un des plus grands penseurs s'étant profondément intéressés aux questions épistémologiques et phénoménologiques liées à l'Histoire et à la fiction littéraire (Dosse, 2006). Son œuvre, incontournable pour l'étude des domaines mentionnés, a le droit d'être citée dans notre propos.

En effet, par son travail faramineux, Ricœur apporte un éclairage assez édifiant sur l'Histoire ainsi que sur les relations qu'entretient cette dernière avec d'autres disciplines connexes à l'instar de la littérature. D'ailleurs, l'auteur porte un soin scrupuleux à la valeur cognitive des récits historiques.

Tout au long de son parcours intellectuel si prodigieux, le questionnement heuristique penché sur la fiction littéraire et historique a été présent dans toute son entreprise intellectuelle. D'autant plus que la réflexion de Ricœur est orientée vers les apories du temps. En vérité, il considère l'écriture du passé comme une activité intellectuelle consistant à percevoir un temps qui n'est plus et que l'historien n'a pas réellement vécu.

«Le passé, c'est ce que j'aurais vu, dont j'aurais été le témoin oculaire, si j'avais été là, de même que l'autre côtoie des choses est celui que je verrais si je les apercevais de là où vous vous les considérez. Ainsi la tropologie devient l'imaginaire de la représentation.» (Ricœur, 269 – 270 : 1984)

De ces propos, apparaît toute la délicatesse de l'étude du temps passé dans la mesure où il est insaisissable. Commentant l'enquête phénoménologique menée par Ricœur à propos des apories du temps, Hartog déduit que Ricœur propose la notion de «représentance» pour faire face au réalisme spontané de l'historien (Hartog, 123 : 2016). Ainsi, afin de franchir le déphasage entre le passé réel et la connaissance historique, Ricœur met en relation intrinsèque le récit de fiction et le récit historique.

Même le témoignage fondant, dans une grande mesure, le discours historique apparaît pour P. Ricœur comme une simple représentation. Par ailleurs, il poursuit ses spéculations autour de la question de l'Histoire en énumérant quelques procédés propres à la discipline historique tels que la sélection, le rassemblement, la consultation des archives et des documents ainsi que l'examen du contexte de vie des personnages et de l'environnement social et culturel dans lesquels se produit l'évènement (Ricœur, 268 – 269 : 1984). L'effort de documentation et d'investigation propre au travail des historiens confère au récit historique un caractère plus véridique contrairement à l'œuvre de fiction.

En considérant les visions développées au sujet de l'Histoire, par Ibn Khaldun et Paul Ricœur, on a pu déceler une emprise subtilement exercée par la pensée d'Ibn Khaldun sur celle du phénoménologue français. Cela apparaît plus limpide dans l'idée des failles de l'Histoire qui sont similairement perçues par les deux auteurs.

Bien avant Ricœur et l'entreprise historienne prônée par l'École des Annales, Ibn Khaldun s'éternisa sur l'environnement social dans lequel se produisent les événements historiques. Dans le dessein d'éclairer certains écueils qui s'élèvent devant la fiabilité du travail de l'historien, l'auteur de *La « Muqaddima »* met en évidence le rôle du lecteur, mais aussi des éditeurs dans l'orientation que suit chaque entreprise historienne.

«L'histoire a pour véritable objet de nous faire, comprendre l'état social de l'homme, c'est-à-dire, la civilisation, et de nous apprendre les phénomènes qui s'y rattachent naturellement, à savoir, la vie sauvage, l'adoucissement des mœurs, l'esprit de famille et de tribu, les divers genres de supériorité que les peuples obtiennent les uns sur les autres et qui amènent la naissance des empires et des dynasties, la distinction des rangs, les occupations auxquelles les hommes consacrent leurs travaux et leurs efforts, telles que les professions lucratives, les métiers qui font vivre, les sciences, les arts ; enfin, tous les changements que la nature des choses peut opérer dans le caractère de la société.» (Ibn Khaldun, 151 : 2018)

Au gré d'Ibn Khaldun, l'objectivité que s'efforce de quérir l'Histoire positiviste constitue un idéal scientifique difficile à atteindre. Ibn Khaldun soulève à cet effet un certain nombre de facteurs rendant l'objectivité supposée de l'historien une quête inintelligible. Au lieu du terme «subjectivité», l'auteur emploie plutôt celui de «mensonge» pour indiquer la part du «je», conscient ou inconscient, contenue dans tout travail historique.

En effet, Ibn Khaldun s'appesantit sur les causes induisant l'historien à produire une histoire maculée par le «je» énonciatif et ses enjeux idéologiques. D'abondant, Ibn Khaldun dirige son attention sur la réception du récit historique. Il montre à cet égard que la connivence idéologique entre l'historien et le lecteur rend inaperçues les dégressions subjectives du récit

historique. Plus clairement dit, si un lecteur lambda lit un récit historique présentant des faits rapportés convenablement à ses préjugés ou à son point de vue, il finira par adopter entièrement la vision du passé qui lui est transmise sans remettre en question la véracité des informations.

«Or, comme le mensonge s'introduit naturellement dans les récits historiques, il convient d'indiquer ici les causes qui le produisent : 1° l'attachement des hommes à certaines opinions et à certaines doctrines. Tant que l'esprit garde son impartialité, il examine le récit qu'on lui présente, et le considère avec toute l'attention que le sujet réclame, de manière qu'il parvienne à reconnaître la fausseté ou l'exactitude du renseignement ; mais, si l'esprit s'est laissé influencer par son attachement à certaines opinions, à certaines doctrines, il accueille, sans hésitation, le récit qui se trouve d'accord avec elles. Ce penchant et cet attachement jettent un voile sur les yeux de l'intelligence, et empêchent de scruter les choses et de les examiner avec attention, en sorte qu'on accepte le mensonge et qu'on le transmet aux autres.» (Ibn Khaldun, 151 : 2018)

Ibn Khaldun souligne à la fois les erreurs dans lesquelles peut tomber l'historien tout en proposant une méthode de travail permettant une authentification des connaissances historiques.

Pour le reste, il est irréfutable que le témoin se présente comme l'une des références les plus influentes que mobilise l'historien en construisant son récit. Attentif à la rectitude du récit historique, Ibn Khaldun prend garde à la part de subjectivité renfermée dans les propos du témoin. (Ibn Khaldun, 151 : 2018)

1.3 Les failles de l'Histoire

L'Histoire se heurte à un certain nombre de pierres d'achoppement réduisant ipso facto sa productivité et sa nitescence. Signalons à ce sujet que le contexte présent dans lequel sont soulevées les problématiques de l'Histoire peut orienter d'une manière déterminante le choix des ressources documentaires et ainsi la construction même du récit historique. Les événements du passé peuvent être conçus différemment selon le contexte dans lequel ils ont été mis en récit. Meyer attire l'attention sur ce point en disant que :

«Les questions que nous adressons au passé sont celles que le présent trouve pertinentes, mais c'est le passé aussi qui les suscite à un moment donné. Ce n'est donc pas par hasard qu'on les soulève. Cette actualité des questions exprimées renvoie à la sélection des faits qu'on interroge. L'historien cherche dans le passé ce qui va y répondre. Difficile de lire aujourd'hui Platon ou Aristote à la lumière de la théologie comme on le faisait au Moyen-Âge, car ce sont des problèmes qui n'intéressent plus guère les philosophes. Tel Popper, on préfère interroger les auteurs anciens sur ce qu'ils ont dit sur la politique, la liberté, la justice, car ces questions concernent bien davantage l'homme actuel. C'est d'ailleurs ce pluralisme interrogatif qui fait que chaque époque renouvelle son approche des grands écrivains et de grands philosophes, mais aussi des artistes, des monuments et des civilisations.» (Meyer, 16 : 2013)

Meyer illustre bien que l'historien, en édifiant son entreprise intellectuelle, ne part pas de motivations purement scientifiques (Meyer, 2013). Ainsi, l'horizon d'attente du public édicte aussi les problématiques que se pose le travail historique. Les résultats des investigations

historiques sont donc prédéfinis par des questionnements présents qui intéressent d'abord le public.

A présent, penchons-nous sur un ouvrage d'Offenstadt illustrant en détail les apories face auxquelles l'Histoire est perpétuellement confrontée. En revenant sur les limites de la discipline historique, Offenstadt soutient que :

«La "révolution professionnelle" et méthodologique de la fin du 19^e siècle met donc le travail historien à distance de la philosophie aussi bien que de la littérature, du providentialisme chrétien, comme du finalisme marxisme ou du progressisme rationaliste. Pour autant, elle est loin de la neutralité qu'elle valorise.» (Offenstadt, 43 – 44 : 2011)

L'auteur éclaire les relations de compromis et de compromission pouvant être entretenues entre les historiens et les hommes politiques (Offenstadt, 39 :2011). De ce point de vue, l'auteur montre que les historiens avaient une double tâche : celle de développer l'esprit humain en lui apportant de nouvelles connaissances historiques et celle de promouvoir une image glorieuse sur la Patrie (Offenstadt, 2011).

Qui plus est, Offenstadt souligne une autre maladresse caractérisant le récit historique, à savoir l'endimanchement de certains historiens qui optent pour un style d'écriture proche à celui des littéraires (Offenstadt, 44 : 2011). Pour affermir son idée, l'auteur recourt à l'exemple de Jules Michelet, pour qui le style était un facteur crucial déterminant la réussite de toute œuvre historique. Offenstadt réproche ainsi la passion de plus en plus exhibée par certains historiens vis-à-vis de l'écriture (Offenstadt, 2011).

En plus de cela, Offenstadt met en relief la position favorable de J. Michelet envers la Monarchie tout en étant responsable des Archives nationales. Cela n'est pas sans rappeler l'idée déjà mentionnée consistant à soutenir que l'historien pourrait lui-même faire partie de la sphère politique pour ne pas dire que lui-même ferait, d'une certaine façon, de la politique. D'un point de vue de la réception, cet axiome est susceptible de discréditer l'authenticité de l'historien et donc du récit historique.

2. Du roman historique au roman de la mémoire historique

Il est fallacieux de prétendre que le roman historique n'a plus sa place à l'ère de la postmodernité. Aujourd'hui encore, le roman historique suscite un intérêt particulier en sciences humaines et sociales. C'est d'ailleurs le constat établi par S. Magni qui, en parlant du roman historique dans l'aire hispanique, affirme que le réel ne peut être mieux appréhendé qu'à travers la fiction (Magni, 2012).

En ce qui concerne la définition du roman historique, on dira simplement qu'il est une œuvre de fiction historique. Dans ce type de roman, les personnages sont confrontés aux événements, et leurs destins se trouvent étroitement liés à la résolution de crises politiques et sociales. En outre, en s'appuyant sur la méthode élaborée par Walter Scott, Durand-Le Guern conclut que d'une part le roman utilise l'Histoire non pour la réécrire, mais pour créer de la fiction «vraie», aux visées historiquement justes (Durand-Le Guern, 29 : 2008). L'auteure résume cette «méthode» en disant que le roman historique se nourrit d'une certaine tension mais aussi d'une

certaine complémentarité existant entre l'aspect romanesque de l'Histoire et les visées historiques portées par le roman (Durand-Le Guern, 29 :2008).

De toute façon, la même chercheuse estime que l'enjeu essentiel du roman historique est bien celui de la représentation. Il s'agit justement de faire voir et de faire comprendre le passé. Dans ce sens, elle juge que le roman historique est considéré à présent comme un genre prometteur très prisé par le public lecteur (Durand-Le Guern, 29 : 2008).

En cataloguant plus de 700 romans espagnols racontant la guerre civile et le franquisme en Espagne, Elvire Diaz parle plutôt de roman de la mémoire historique (Diaz, 2011). Dans un travail assez documenté, elle étudie les enjeux de la marée mémorielle explosée à partir de la Transition. Selon elle, la floraison de ce genre de romans traduit, d'un côté, un engouement pour la connaissance historique et de l'autre une volonté de réappropriation de la mémoire qui participe à la cimentation des identités personnelle et nationale.

En accord avec ce qui précède, Ivan Jablonka croit que le roman historique est un genre littéraire inscrit dans une perspective épique remontant à l'Antiquité (Jablonka, 10 :2014). Pour démontrer le bienfondé de sa thèse, il fait le tour d'horizon de l'histoire, depuis le 12^e siècle avec l'apparition des romans de chevalerie et d'aventures en passant par le roman social qui a connu un tournant exponentiel dès le 19^e siècle (Jablonka, 14 – 15 :2014).

Le même auteur insiste ensuite sur l'appoint apporté par le Nouveau Roman et le travail littéraire teinté de scientificité proposé par d'illustres écrivains tels que Primo Levi, Georges Perec et Annie Ernaux (Jablonka, 16 :2014). En effet, ces auteurs ont essayé d'appréhender le réel d'une manière plus scientifique par rapport à ce que faisaient les précurseurs du réalisme. Ainsi, ils ont marié le roman à d'autres disciplines comme la sociologie et la psychologie. Avec le Nouveau Roman, l'écriture romanesque traite dès lors des thèmes psychosociaux d'une plus grande finesse. En conséquence, Jablonka conclut que le roman a l'art de faire correspondre des mots, des sensations et des choses, chose que l'Histoire peut ne pas avoir.

3. La littérature inspirée par l'Histoire

Il faut admettre que la littérature emprunte des procédés qui sont distinctifs de la pratique historique. Dans le cadre de son étude portant sur les liens tumultueux existant entre Histoire et littérature, P. Ricoeur convient à dire que la fiction se met au service de l'historiographie du moment qu'elle se penche sur l'inoubliable. Pour tirer une telle conclusion, l'auteur nous fait remonter au genre épique qui a pu immortaliser des noms de personnalités historiques impérissables. De ce fait, la fiction, pour reprendre les termes de Ricoeur, permet à l'historiographie de s'égaliser à la mémoire (Ricoeur, 275 :1984).

De surcroît, le même auteur insiste sur le fait que la fiction imite certaines spécificités du récit historique (Ricoeur, 276 :1984). Il souligne ainsi que la fiction relate des événements comme s'ils se sont réellement passés. En d'autres termes, les textes de fiction donnent l'impression que les intrigues mises en narration sont véridiques. Dans ce sens, Ricoeur met en avant que le récit de fiction, en usant des temps verbaux du passé, avertit le lecteur que ce qui suivrait est un récit du passé. Pour cette raison, il rappelle que l'emploi des temps du passé, à savoir, le passé simple,

l'imparfait et le plus-que parfait, vise dans les deux types du récit à exprimer une idée de détente.

Outre cela, Ricœur mentionne que le récit de fiction procède par une imitation du récit historique dans la mesure où les événements fictifs se présentent généralement au lecteur comme s'étant véritablement passés (Ricœur, 276 : 1984). Obnubilée aussi par la théorie de la réception, l'œuvre ricœurienne nous apprend que le lecteur d'un récit fictif noue un pacte de lecture qui le rattache à l'auteur. Plus précisément dit, en lisant un texte de fiction, le lecteur croit que les intrigues racontées appartiennent réellement au passé de la voix narrative.

3.1 L'histoire dominée par la littérature

Comme nous venons d'expliquer, la conception de l'histoire en tant que genre littéraire ne date pas d'aujourd'hui. Paul Veyne compare l'Histoire au roman en disant que tout comme ce dernier sélectionne, l'Histoire simplifie et structure, condensant un siècle en une page.

Veyne fait savoir que l'histoire se réfère à des rythmes de narration propres au roman, en l'occurrence le sommaire consistant à raconter une longue durée en quelques lignes ou quelques pages. En plus de cela, tout comme la littérature, l'histoire opère par un tri des événements à mettre en récit.

À dire vrai, Paul Veyne attribue à l'histoire la propriété d'être pittoresque surtout lorsqu'elle décrit les villes antiques dans un style esthétiquement exquis et sensuel (Veyne, 25 : 1971). Quant à la confiance que réserve le lecteur à l'égard du récit historique, elle provient de sa conviction préalable jugeant les faits rapportés par l'historien comme véridiques. Affirmer que l'histoire consiste simplement à restituer objectivement des faits passés n'est plus considéré comme crédible dans le discours intellectuel contemporain.

Dans une étude croisant histoire et littérature espagnoles traitant de la période franquiste, Elvire Diaz met à jour la nouvelle conception américaine de l'histoire promulguée dans les années 1970 dans la dynamique de ce qu'on a nommé le tournant linguistique, *Linguistic turn* (Diaz, 2011). Les pionniers de ce courant, appelés les Narrativistes, définissent l'Histoire comme un genre littéraire. Pour eux, le rapport qu'entretient l'Histoire vis-à-vis de la réalité n'est pas si différent de celui qui existe entre le récit de fiction et le récit historique. En ce sens, réduire l'écriture de l'histoire par les romanciers à une simple activité de divertissement semble une idée assez simpliste. En créant un œuvre littéraire centrée sur l'histoire, l'écrivain use certes de la fiction, mais cela ne signifie pas que ce dernier ne consent aucun effort de documentation.

Alexis Jenni, prix Goncourt de 2011, revient sur sa propre expérience d'auteur passionné de l'écriture romanesque de l'histoire en disant à propos de son roman *L'Art français de la guerre* :

«Je n'ai pas passé des heures, des journées, des années comme parfois on le croit, dans des bibliothèques pour consulter de l'archive, trouver le document rare qui me permettrait de maîtriser mon sujet, voire d'en révéler des aspects inédits. C'est que j'ai fait, c'est écrire un livre selon les règles du roman, et selon un désir de roman. Que ce roman ait un aspect historique, c'est parce que nous vivons dans le temps, c'est parce que l'histoire est le vrai milieu où nous vivons.» (Jenni, 287 : 2014)

Dans la même optique, après avoir analysé l'insertion de l'histoire dans l'écriture romanesque, Falco conclut que l'histoire peut facilement devenir un support d'une fine fertilité pour l'écriture romanesque. (Falco, 136 : 2014)

Se réapproprier l'histoire se pose ainsi, pour la littérature, comme une nécessité esthétique et morale à la fois. Ce faisant, les écrivains auront plus de possibilités de moduler l'histoire des hommes et des sociétés. Par conséquent, l'écriture romanesque de l'histoire peut être un moyen d'émanciper le passé de l'arène des historiens, surtout dans le cas où le passé concerné relève de l'indicible.

En évoquant l'écriture de *L'Art français de la guerre*, Jenni soutient que les périodes historiques délicates et blessantes telles que le colonialisme ne peuvent pas être appréhendées facilement et sérieusement par les historiens (Jenni, 290 : 2014). De cette faille, s'insurge le travail romanesque qui se dérobe, selon le point de vue de Jenni, plus habilement de la censure étant donné qu'il reste par essence une sorte de fabulation.

Précisons à cet égard que le manque de rigueur, selon l'auteur, ne signifie pas que le récit fictionnel n'a pas l'art de rapporter des faits historiques (Jenni, 295 : 2014). C'est le constat qu'il confirme après des discussions avec des anciens combattants qui lui avouèrent que les événements et les lieux qu'il raconte révèlent exactement ce qu'ils avaient vécu en Indochine et en Algérie. En revanche, Jenni leur intime qu'il ne fût jamais allé en Indochine et qu'il n'eût visité l'Algérie que quelquefois. De l'échange avec les deux vétérans de l'armée française ayant réellement fréquenté la guerre dont il est essentiellement question dans *L'art français de la guerre*, l'écrivain s'avise de la force infusée par l'effet de réel que permet la fiction (Jenni, 296 : 2014). En dévoilant les rouages de son métier, le même romancier reconnaît pourtant qu'il s'était rapporté à des intrigues véridiques et à quelques phrases effectivement écrites par des témoins.

«À un moment donné, un petit morceau réel bien placé hypnotise, peut éveiller les souvenirs de celui qui lit, et du coup lui faire penser que ceci a été vécu par la personne qui raconte. Certains lecteurs ont pensé que j'étais un type de 80 ans qui avait vécu ce que je raconte, car ce n'était pas possible autrement. Pourtant, les éléments sur lesquels ils se basent sont infimes objectivement, car objectivement il n'y a pas beaucoup de détails qui donneraient la preuve que ceci a été réellement vécu, mais ces détails nagent dans le flux du roman, dans un flux narratif, dans un flux de fiction, ils sonnent une couleur à ce mouvement, et les gens qui lisent se plongent dans le courant et hallucinent le réel.» (Jenni, 296 : 2014)

3.2 Histoire-Littérature : vers une fusion

Ivan Jablonka, historien de formation, tentant d'établir des passerelles entre Histoire et fiction, part d'une idée préliminaire selon laquelle le rapport entre les deux disciplines ne doit être fondé ni sur une rivalité ni sur une opposition, mais plutôt sur une complémentarité (Jablonka, 7 : 2014).

Au demeurant, Jablonka stipule que la volonté de rallier l'histoire à la littérature ne porte aucune atteinte à la scientificité de la recherche. Il illustre, au contraire, que la réconciliation entre les deux domaines procure aux historiens comme aux romanciers la potentialité d'écrire plus librement et d'aller jusqu'au bout des sujets ; chose qui permet de consolider les connaissances et propulser les recherches (Jablonka, 8 : 2014). Pour cet effet, il lance un

manifeste, ayant été adopté par des chercheurs en sciences humaines et sociales ainsi que par des éditeurs et des journalistes, visant la mise en place d'un consensus entre Histoire et fiction.

À travers ce manifeste, l'auteur tend à faire ressortir de l'alliance entre littérature et sciences sociales des cadres communs sur lesquels pourrait s'édifier une nouvelle approche permettant de mieux écrire le passé : le texte-approche ou *creative history*. Ce dernier concept consiste, selon l'auteur, à faire marier les éléments spécifiques à la discipline littéraire avec ce qui caractérise les sciences humaines et sociales en matière de rigueur et de «fouille» documentaire. La littérature se spécifie au fait par ses préoccupations sur la vie, l'intime, l'individu, la psychologie et la complexité des sentiments ; tandis que les sciences sociales traitent souvent des sujets graves et collectifs, des grands événements, de la société et des institutions.

En plus de l'association de tous les éléments cités ci-dessus, Jablonka ajoute que la littérature ne devra plus être l'apanage des littéraires et que les sciences sociales ne gagneront rien si elles restent une lice réservée aux historiens (Jablonka, 19 : 2014). Nonobstant cela, il insiste sur le fait que l'union entre littérature et Histoire ne fera pas de cette dernière une œuvre de fiction. Pour ce faire, il préconise aux historiens, en plus de la production des connaissances à laquelle ils aspirent, d'être plus attentifs à l'aspect esthétique du savoir promulgué. En concomitance, l'auteur recommande aux romanciers de tâcher de s'offrir les outils nécessaires leur permettant la compréhension du réel dont ils écrivent.

Dans cette perspective, en rapportant la chronologie de la décennie noire algérienne, un historien comme Jean-Pierre Peyroulou ne cache pas ses références aux récits écrits par des romanciers algériens, tels que Yasmina Khadra, traitant du conflit des années 90 (Peyroulou, 85 : 2020). Jablonka admet dans cette optique que «*la littérature est douée d'une aptitude historique, sociologique, anthropologique.*» (Jablonka, 7 : 2014)

Rappelons au demeurant que les relations entre Histoire et littérature sont tellement enchevêtrées. Jablonka croit que l'écriture historique ne consiste pas seulement à véhiculer les résultats obtenus par le récit final, mais elle est le déploiement de la recherche elle-même (Jablonka, 8 :2014).

Conclusion

Eu égard à ce qui précède, il se dégage que les relations entre littérature et Histoire nous impose de revenir sur deux domaines proches et rivaux à la fois tant que les liens entre eux sont faits d'antinomie et de concorde.

On retient justement qu'en dépit du fait que l'historien emprunte des démarches rigoureuses d'enquête, il demeure quelqu'un qui écrit. Ainsi, le récit historique reste émaillé de marques témoignant d'une présence énonciative tout comme le récit fictionnel. C'est la raison pour laquelle on dira que tout l'enjeu pour un historien aguerri réside dans sa capacité d'objectiver sa subjectivité.

Par ailleurs, il ne faut pas oublier le rôle des représentations sociales donnant à croire plus facilement un événement rapporté par un célèbre historien que par un grand romancier. Et même si le récit produit par le romancier est scrupuleusement documenté, le public lecteur y voit toujours un récit inventé. Le travail interprétatif du lecteur reste donc de mise.

En ce qui concerne la vérité historique, on s'est rendu compte, surtout avec Ricœur, que l'historien pourrait également inventer des détails en mesure de modeler ses intrigues (Ricœur, 1984). Comme souligné par Ibn Khaldun et Ricœur, l'historien emprunte des manœuvres proches du travail littéraire afin de pallier les failles face auxquelles se confronte l'écriture historique. Ceci est de force à maculer le statut du récit historique réputé véridique. De cette façon, le récit factuel, dans son contenu, peut être rapproché au récit fictionnel.

De cette manière, on conclut qu'il est possible d'écrire des réalités passées ou présentes, c'est-à-dire de combiner création littéraire et compréhension du réel. D'ailleurs, le fait de réconcilier Histoire et littérature constitue une tentative d'écrire de façon plus libre et plus réflexive, non pour renoncer à la scientificité caractérisant la démarche historique, mais au contraire pour la renforcer. L'alliance entre l'Histoire et la littérature est fougueusement soutenue par des historiens contemporains tels que Jablonka qui, comme on l'a montré, publie tout un manifeste appelant à écrire une histoire usant des habiletés propres à la pratique littéraire (Jablonka, 2014). Cela dit, peut-on vraiment saisir le réel ?

Références bibliographiques

- DIAZ, Elvir, (2011), *Oubli et mémoire. La résistance au franquisme dans le roman espagnol depuis la Transition*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- DOSSE, François, (2006), *Paul Ricoeur, Michel de Certeau. Entre le dire et le faire*, Paris, l'Herne.
- DURAND-LE GUERN, Isabelle, (2008), *Le roman historique*, Paris, Armand Colin.
- FALCO, Giusi Alessandra, (2014), « L'Histoire oblique. Le cas de *La Disparition de Jim Sullivan* », in, Rubino, G. et Viart, D. (dir.), *Le roman français contemporain face à l'Histoire. Thèmes et formes*, pp.119 – 136, Macerata, Quodlibet.
- GARCIA, Patrick, (2002), « Les régimes d'historicité : un outil pour les historiens ? Une étude de cas : la guerre des races », in, *Revue d'histoire du XIXe siècle* (n°2), pp.43 – 56.
- HARTOG, François, (2016), *Croire en l'histoire*, Paris, Flammarion.
- IBN KHALDUN, (2018), *El Muqqadima, Les prolégomènes à l'histoire universelle*, (Traduit par William Mac Guckin de Slane), Paris, Berti.
- JABLONKA, Ivan, (2014), *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil.
- JENNI, Alexis, (2014), « Par la fiction, les tensions les plus vives parfois s'abolissent », in, Rubino, G. *Le roman français contemporain face à l'Histoire Thèmes et formes*, pp.287 – 300, Macerata, Quodlibet.
- LE GOFF, Jacques, (1988), *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard.
- MAGNI, Stefano, (2012), « La réécriture de l'Histoire dans les romans de la postmodernité », <https://www.fabula.org/actualites/54496/la-reecriture-de-l-histoire-dans-les-romans-de-la-postmodernite.html> [Consulté le 20/04/2024]
- MEYER, Michel, (2013), *Qu'est-ce que l'Histoire ? Progrès ou déclin ?*, Paris, Presses universitaires de France.
- OFFENSTADT, Nicolas, (2011), *L'historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France.

- PEYROULOU, Jean-Pierre, (2020), *Histoire de l'Algérie depuis 1988*, Paris, La Découverte.
- RICOEUR, Paul, (1984), *Temps et récit. Tome III*, Paris, Seuil.
- VEYNE, Paul, (1971), *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil.